



## Variétés du passage à l'acte

Jacques Borie

### Valeur de l'acte en psychanalyse

La question de l'acte est essentielle pour le psychanalyste, bien que nous puissions penser que cela va à l'envers de l'idée qu'il en a.

Rappelez-vous que lorsque Freud invente la psychanalyse, il définit la psychanalyse comme le « se souvenir » à la place de l'*agieren*, l'agir. On suppose de ce fait nécessairement que le symptôme, du côté de la monstration hystérique par exemple, peut être métaphorisé par le souvenir, s'il surgit. On comprend alors que la question de l'acte est à éviter car elle devient un obstacle, une limite à l'opération analytique.

Néanmoins, il me semble que l'acte, entendu aussi bien du côté de la clinique, comme variété des passages à l'acte, que du côté de l'acte analytique comme acte à opposer à l'action, est essentiel, non seulement concernant notre clinique ou notre pratique, mais aussi dans une perspective éthique de notre époque.

En effet, le développement de la pensée cognitive, dans le champ de la santé mentale, est une tentative d'objecter à l'idée même de l'acte. Elle réduit les sujets, qui disparaissent comme sujets de ce fait, à une série de comportements ou d'actions orientés par une cognition impliquant un type de comportement, avec l'idée qu'il serait possible de définir une continuité dans ce comportement.

Or, l'idée d'acte, c'est justement la rupture d'une continuité. S'il y a de l'acte, c'est parce que dans le champ de la pensée, il y a un trou. Et la psychanalyse, c'est une tentative de repérage non pas à partir de la continuité, mais du trou.

C'est ainsi qu'à notre époque, le « fou dangereux » resurgit comme un véritable phénomène de société. La psychiatrie, encore récemment, a été mise à l'index comme incapable de nous mettre à l'abri de ce danger potentiel.

On constate que le passage à l'acte du fou est spécialement inquiétant dans une société où justement on tente de réduire la pensée à l'enchaînement des causalités. Lorsqu'il y a trou, acte fou qu'on ne peut référer à une cause, cela crée une angoisse particulière dont on tente de se protéger en enfermant, en excluant du lien social.

Notre hypothèse nous mène à cerner la valeur du passage à l'acte, et à indiquer quelle place peut avoir notre pratique en réponse à cette tendance pathologique.

La valeur de l'acte pour le psychanalyste, c'est refuser de réduire le sujet à ses comportements. On touche là à une question éthique, celle qui différencie l'humain de l'animal. Lacan faisait remarquer que les animaux étaient plus civilisés que les humains. Le passage à l'acte ne pose pas question pour eux : si le lion a faim, il mange la gazelle ; il veut se reproduire, il couche avec la lionne. Je simplifie un peu bien sûr. Inconnu chez l'animal, existe chez l'être humain le viol, c'est-à-dire une manière de faire avec le réel qui n'est pas du tout civilisée, non réglée par une loi.

Il est donc essentiel pour nous de maintenir cette dimension de l'acte au-delà du comportement. Ceci est valable non seulement dans le champ du symptôme, mais aussi dans celui de la politique : il s'agit au fond de voir comment la politique ne peut se réduire à la

gestion, c'est à dire une pratique sans acte. La valeur éminente de l'acte est quelque chose qu'il convient toujours de souligner.

## **De Hegel à Kierkegaard, avec Lacan**

Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est dans le Séminaire *L'Angoisse*<sup>1</sup> que Lacan consacre un chapitre entier à cette question de l'*acting out* et du passage à l'acte, Séminaire dans lequel il tente de traiter un point jusqu'ici peu aperçu, la discordance fondamentale entre le symbolique et le réel.

Lacan est parti d'une idée inverse, hégélienne, qui soutiendrait que tout le réel peut être rationnel ; il pourrait donc y avoir un recouvrement du réel par le symbolique. C'est même le parcours de la cure, qu'il décrit dans les années cinquante comme le recouvrement du réel par le symbolique – l'imaginaire est tout à fait dévalorisé à cette époque.

Si on a un recouvrement du réel par le symbolique, il n'y a en effet pas d'angoisse. L'angoisse apparaît quand, dans le symbolique, quelque chose fait défaut pour rendre compte du réel. C'est aussi la place que nous supposons du passage à l'acte, pour autant qu'il montre l'impuissance de la structure à rendre compte du réel.

Ainsi, nous assistons à ce moment de bascule entre la référence à Hegel, le champion du « tout le réel est rationnel », et la référence à Kierkegaard qui met en avant l'angoisse comme signe de cette impossibilité.

Kierkegaard critique Hegel au nom de l'*ek-sistence*. Le sujet ne saurait être une continuité de ses pensées, du processus, de la dialectique même, car il est marqué par des coupures, des sauts, qui sont la manifestation de son *ek-sistence* et non pas de sa continuité. C'est pourquoi Lacan s'intéresse alors à Kierkegaard pour rendre compte de tout un pan de cette clinique qui n'est pas un recouvrement du réel par le symbolique.

Notre époque actuelle est marquée par une clinique du passage à l'acte, pour autant que le passage par l'Autre est de moins en moins assuré. Disons que la fonction paternelle, la fonction de la tradition qui servait d'amortisseur à cette jouissance débridée, tend à montrer son inconsistance à pousser à ce que la connexion entre le sujet et l'objet, entre le sujet et la jouissance, se fasse sans passage par l'Autre. C'est ce qui nous donne la logique du passage à l'acte comme symptôme moderne.

## **Une clinique différentielle de la psychose quant à l'acte**

J'ai annoncé une clinique différentielle de la psychose quant à l'acte, je vais donc pour commencer vous dire quelques mots sur la position de celui qui illustre le mieux le passage à l'acte, le mélancolique. La position du sujet mélancolique est une position radicale, qui mène au suicide lorsque le sujet s'équivaut à son être. En effet, le mélancolique est celui qui proclame aux yeux du monde son indignité, son « je ne vauds rien », dont Freud peut dire dans « Deuil et mélancolie »<sup>2</sup>, que c'est la vérité. Comment se fait-il qu'il faille être malade pour apercevoir cette vérité que le sujet n'est pas grand-chose ?

Il est vrai que, dans la névrose, nous voilons cette vérité. Le mélancolique, lui, ne se raccroche ni aux idéaux ni à l'Autre ; il incarne véritablement le réel du déchet dans lequel il se reconnaît en se supprimant. C'est donc la vérité de l'indignité fondamentale qu'il proclame.

C'est pourquoi Lacan a pu dire que le suicide, le suicide mélancolique spécialement, est le seul acte réussi. Ce qui veut dire que les autres actes sont manqués.

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A Miller, Paris, Seuil, 2004.

<sup>2</sup> Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard.

Ceci est une indication précise sur la nature même de ce qu'est un acte. On ne fera pas bien sûr l'apologie du suicide comme acte réussi, mais on peut dire néanmoins que c'est l'acte réussi au sens où le sujet dit qui il est : « Je suis un type indigne, je ne mérite pas de vivre ». Le sujet mélancolique s'équivaut à son dire. Ça c'est conséquent.

Il est de ce fait nécessaire à l'humain un certain rapport au semblant, le refus d'incarner ce réel du déchet.

Le mélancolique proclame la préexistence de l'être sur l'existence : le *Je suis* sur le *J'existe*, dans un court-circuit de l'Autre, dans un court-circuit de l'inconscient qui, lui, introduirait plutôt l'acte comme manqué, comme ratage. Dans l'acte radical du suicide mélancolique, rien ne manque.

Notez cependant qu'on n'échappe pas complètement à la structure du sujet, quand bien même on s'équivaudrait à son être de déchet. Lacan souligne que le mélancolique se suicide souvent en passant par la fenêtre. Ceci nous indique la valeur de la structure de la fenêtre. Ce n'est pas la même chose en effet que de sauter par la fenêtre, de se tirer une balle dans la tête ou de se jeter sous le train.

En mettant l'accent sur cette dimension de la fenêtre, le « passer à travers la fenêtre », l'acte du mélancolique indique la place de la structure de la fenêtre, c'est-à-dire la structure du fantasme qui consiste à découper dans le monde une fenêtre par laquelle le sujet organise son rapport au monde et à l'Autre. Simplement ici, cette fenêtre n'a ni fonction de voile ni d'écran. Elle n'arrête pas le sujet. Si elle ne l'arrête pas, c'est qu'elle ne lui procure aucune satisfaction imaginaire. Cependant « passer à travers », c'est bien indiquer la valeur de la chose.

Le passage à l'acte suicidaire dans sa dimension mélancolique indique une perte réelle non marquée par le moins-un du symbolique. C'est bien difficile de penser une perte dans le réel, car il n'y a perte que s'il y a symbolique. Nous sommes néanmoins bien obligés d'envisager qu'il y ait une sorte de question posée dans cette dimension du réel de la suppression.

Dans ce refus du semblant, le mélancolique, contrairement au paranoïaque, prend la faute sur lui. L'indignité est au premier plan. Vous voyez déjà la différence d'avec la clinique paranoïaque. Si la faute est dans l'autre, c'est ce qu'il s'agira d'attaquer et non pas le sujet lui-même. Il faut toujours dans notre clinique repérer où le sujet situe la faute.

Le névrosé, lui, s'y connaît en faute. Il est d'ailleurs toujours prêt à en trouver, chez lui ou chez l'autre.

Pour le psychotique, la question est plus complexe : si le mélancolique incarne l'indignité humaine, le paranoïaque la situe carrément dans l'autre et se présente comme l'innocent.

Là encore se vérifie ce que la psychanalyse promet, à savoir que l'individuel et le collectif, c'est équivalent et que la clinique du sujet a une dimension plus étendue que l'individuel. L'espèce humaine, si elle existait... mais elle n'existe pas. Le propre d'une espèce se définit en ceci qu'elle n'est pas une espèce, puisqu'elle ne détermine aucunement comment faire, en particulier avec le sexe. Cette dénaturaison produit aussi un effet au niveau du lien social et c'est pourquoi si je parle du suicide au niveau du sujet, je pourrais aussi bien parler du suicide au niveau du lien social. Le XX<sup>e</sup> siècle a été le siècle de l'autodestruction de l'humain à un point qui n'avait jamais été égalé ; ce n'est sans doute qu'un début comme Lacan nous l'indique. Le suicide donc, concerne l'humanité elle-même. Auschwitz, la bombe atomique, entre autres, ont montré la radicalité de cette tentation au cœur même de l'humain. Jacques-Alain Miller précise que les humains sont les seuls êtres vivants qui pensent à se détruire eux-mêmes. Le champ animal se définit lui, par l'autoconservation. On peut dire qu'il y a au cœur de l'humain ce que Freud appelait la pulsion de mort, la tentation de l'autodestruction.

## Une cause sans nom dans « le meurtre immotivé »

Je voudrais faire une petite excursion sur une question qui a occupé la psychiatrie au XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> jusque dans les années soixante, jusqu'à Henri Ey pour être précis, qui s'appelle la question du meurtre immotivé.

« Le meurtre immotivé » est un article de Guiraud de 1931<sup>3</sup>, dont Lacan se sert en 1932 dans sa thèse, à propos du cas « Aimée »<sup>4</sup>; ça prend la forme d'une question posée par la société à la psychiatrie. N'oublions pas que la psychiatrie a été inventée pour protéger la société.

Le meurtre immotivé a d'abord été traité sous le registre des possessions diaboliques. À partir du XIX<sup>e</sup> avec l'avènement du discours de la science qui veut trouver des causes à tout, apparaît comme un scandale le fait qu'il y ait des êtres humains qui deviennent des meurtriers sans que personne n'y comprenne rien. C'est un scandale épistémologique que ces meurtriers sans cause évidente. Et comme toujours, quand on ne trouve pas la cause on dit que c'est génétique. L'appellation « dégénérés » en est la traduction, mais c'était avant Freud.

Celui-ci intègre la pathologie dans le champ du normal. Il refuse cette classification et tente de réintroduire le sujet dans son acte. C'est ce qui amènera sans doute Guiraud à écrire cet article en 1931.

Guiraud met l'accent sur le fait que le meurtre n'est pas si immotivé qu'il n'y paraît, mais qu'il vise la part mauvaise du sujet qu'il situe dans l'autre, le fameux *kakon*.

Lacan reprend cela en 1932 quand il distingue les meurtres liés au moi, c'est-à-dire les meurtres par intérêt, les meurtres liés au surmoi qui consistent à se faire punir (paranoïa d'autopunition) et enfin les meurtres liés au ça, c'est-à-dire au mal, au *kakon*, celui-là même que le paranoïaque situe dans l'autre.

Conséquence de la pulsion de mort, cette dimension introduit l'idée qu'il y a au cœur même du sujet une part insupportable, asociale, qu'il s'agit d'essayer d'éliminer ou d'extraire. Quand elle est située dans l'autre, pour le paranoïaque par exemple, cela le mènera à frapper l'autre.

Notez cependant que ça ne vise pas tant l'autre comme petit autre, que le réel de la chose situé dans l'autre. On frappe son propre être comme mal. On peut donc dire que ce *kakon* qui est visé dans l'acte meurtrier du paranoïaque, incarne le Ça freudien délié de toute représentation, ou le *a* lacanien réduit au silence des pulsions.

Là non plus la fonction de la fenêtre du fantasme n'opère pas comme voile. La fenêtre du fantasme sensée relier le sujet et l'autre (à la fois le relier et le séparer, dans une conjonction / disjonction ainsi que voiler le réel en jeu), ne fonctionne pas ici. La pulsion se trouve alors dénudée, non habillée, non abritée par l'imaginaire du fantasme.

Il y a donc bien une cause qui ne trouve pas de nom, mais qui est située dans l'autre. Le sujet frappe le Sans-Nom dans l'autre.

En ce qui concerne le « meurtre immotivé » nous ne l'entendrons pas au sens de la motivation consciente de l'action, comme lorsque vous êtes motivés pour faire quelque chose. Apparaît, d'une part, la cause de l'acte du sujet sans que pour autant celui-ci connaisse la cause de sa motivation. Ce n'est absolument pas la même chose. D'autre part, Lacan insiste sur la dimension de solution de l'acte, repérée dans le fait que le patient va beaucoup mieux après. Ce qui semble paradoxal mais cela a sans doute à voir avec ce que Lacan précisait, à savoir que le crime du surmoi pousse le sujet au crime pour se faire punir. Être puni pacifie quelque chose. C'est une façon de nommer l'impossible à dire. Le sujet se trouve allégé de quelque chose par son acte même et par la punition qu'il reçoit en retour.

À propos du cas des sœurs Papin qui avaient tué leurs maîtresses avec ce détail particulier de leur arracher les yeux, Lacan insistait sur le fait que là était situé dans l'autre, pour elles, le

<sup>3</sup> Guiraud P., « Les meurtres immotivés », *L'Évolution psychiatrique*, mars 1931.

<sup>4</sup> Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975.

trait de cette jouissance de l'Autre que Lacan reprendra avec la structure en disant : « la paranoïa sonorise le regard »<sup>5</sup>. Le regard qui venait de l'Autre venait dire l'injonction de jouissance qu'il impliquait, et ce qu'il fallait donc extraire. Vous voyez ici qu'il y a une opération d'extraction sauvage, une extraction dans le réel. C'est la logique de la structure. Pour qu'il y ait un lien entre le sujet et l'Autre, il faut qu'entre le sujet et l'Autre il y ait un objet séparateur. C'est la fonction de l'objet pulsionnel. Lorsque cela n'a pas pu se construire, c'est-à-dire que l'Autre, la mère par exemple, ne peut se séparer de cet objet, ne peut le perdre, le sujet va le faire de façon sauvage dans le réel. C'est cohérent avec la logique de la structure, sauf que l'opération se fait dans le réel ; c'est cela qu'on appelle ici le passage à l'acte, comme équivalent de l'opération symbolique qui ne s'est pas faite.

Il y a donc toujours pour le psychotique une nécessité de produire un moins ; il faut avoir ce guide dans notre pratique. Le psychotique a à faire avec un trop. C'est-à-dire que le sujet ne s'est pas constitué comme espace de défense, contrairement au névrosé, et c'est pourquoi Freud commence par décrire les psychonévroses comme une défense. Il n'y a pas de familiarité avec la jouissance ; il faut donc la mettre en dehors afin de se représenter à l'abri de la jouissance. Lorsque ce n'est pas possible, le sujet doit produire cette opération de négativation de façon sauvage, c'est-à-dire dans le réel. Cela peut être du côté de ce que je viens de décrire, mais aussi sur le corps du sujet. Toutes les pratiques d'automutilation sont liées au fait que le sujet n'a pu inscrire dans son corps la marque de la castration. Il doit donc produire un moins dans le réel si on peut dire cela, car « un moins dans le réel » c'est impensable : le réel ne manque de rien, mais nous sommes en difficulté pour parler autrement.

Notons que dans cette clinique différentielle, le paranoïaque a une façon d'éviter le passage à l'acte en construisant un délire. C'est une façon de remettre de l'autre dans le circuit. Il s'agira d'un circuit rallongé alors que le passage à l'acte est un court-circuit.

C'est pour cette raison que les paranoïaques font tant d'écrits. C'est très bien, ça occupe et ça permet de constituer un circuit qui évite le passage à l'acte. Sa jouissance se dépose sur le papier au lieu de l'extraire dans le réel de l'autre ou bien sur son corps propre. L'opération d'écriture est aussi une opération de séparation. L'essentiel n'est donc pas le contenu du texte mais l'opération de production d'une séparation marquant le début de représentation du sujet dans le monde.

Lors d'un meurtre paranoïaque, le meurtre ne vise pas tant le corps que la vérité. Le sujet doit rétablir la justice par exemple. Se faire le garant du monde pourra amener le paranoïaque à un passage à l'acte visant à rétablir la justice bafouée. Il s'agit d'une connexion avec l'Autre plus qu'avec le corps. L'enseignement de Lacan distingue bien ces deux points dans une clinique différentielle schizophrénie / paranoïa : la paranoïa situe la jouissance dans l'Autre, la schizophrénie dans le corps. C'est pourquoi les passages à l'acte schizophréniques peuvent avoir affaire à une logique liée au corps propre et pas forcément avec l'autre.

Lorsque Lacan note que le psychotique a son objet dans sa poche, cela veut dire que contrairement au névrosé, il ne passe pas son temps à le demander à l'Autre. Le névrosé le demande à l'Autre pour viser son amour, ou une place dans son désir. C'est une opération que le psychotique ne produit pas puisqu'il n'est pas séparé de l'objet et qu'il ne suppose pas que l'Autre le lui ait pris ou pourrait le lui donner.

---

<sup>5</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 8 avril 1975, in *Ornicar ?*, n°5, Paris, Navarin, 1975-1976, p. 42.

C'est pourquoi le risque porte toujours sur le point du corps qui peut être à céder dans la rencontre avec l'autre. On peut se référer à l'exemple donné par les Lefort dans le cas du petit Robert.<sup>6</sup> À l'issue de la première rencontre avec cet enfant paranoïaque de quatre ans, Rosine Lefort apprend qu'il a tenté le soir même de se couper le pénis. Le petit garçon, qui n'avait jamais eu une idée de ce genre auparavant, interprète la présence de l'analyste comme une demande de ça. Il faut bien comprendre que c'est la réponse au transfert. Ce n'est pas une supposition, mais une certitude, il faut alors qu'il le produise dans le réel, qu'il le coupe. Ce n'est pas comme le névrosé qui va interpréter cela en termes d'amour. C'est ici en termes de réel à céder que cela se joue. L'Autre veut ma castration, mon organe. L'Autre est en quelque sorte, un appel au sacrifice.

### **L'acte analytique comme réponse au passage à l'acte**

Je vous ai préparé quelques petites vignettes cliniques.

La première concerne un jeune homme que j'ai rencontré au cours d'une présentation de malade de la Section clinique. Ce jeune homme était en service fermé après une grave agression qu'il avait commise.

Voilà comment il racontait cela. Il pouvait très bien expliquer ce qui s'était passé, alors qu'il pouvait aussi bien dire : « Quand j'ai fait ça, je ne savais pas ce que je faisais. » Dans le passage à l'acte, le sujet s'absente. C'est le propre de l'acte d'être sans sujet. C'est la logique puisque le sujet, c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre. Ici il n'est pas représenté. Il est équivalent à ce qu'il est. Un sujet, c'est un ensemble vide, S barré. Comme il le dit en effet : « Je n'étais plus moi. »

Que s'était-il passé ?

Quelques jours auparavant, il s'était disputé avec ses parents. Il était parti de chez lui, avait erré pendant plusieurs jours dans la rue, puis il avait commencé à entendre des voix qui lui disaient de marcher de plus en plus vite ; il avait marché des heures, jour et nuit avec son seul walkman. Le walkman ne passait jamais la bonne musique, il l'avait cassé. Puis les voix ne lui ont plus dit que : « Cours ! Cours ! » Pendant plusieurs jours, il avait couru, commandé par les voix. Il n'en pouvait plus, est entré dans un supermarché et dans un brouhaha d'insultes et de peur s'est tourné vers Dieu : « Que faire ? » Dieu lui a répondu : « Casse tout ! C'est la seule solution. » Le sujet a donc détruit tout le rayon Hifi où il s'était arrêté.

Vous voyez la logique du cas qu'on peut reconstruire après coup. Au moment où il est dedans, le sujet est commandé par la voix comme hétérogène. Ce n'est pas sa voix, il est réduit au commandement de la voix, au S<sub>1</sub> « Cours ! » Il ne s'agit pas d'une représentation du sujet mais d'un commandement. Ce qu'il rencontre dans le supermarché, c'est le réel de la voix, à l'extérieur. Il est musulman pratiquant et son appel à Dieu est coordonné à son histoire. Il appelle Dieu quand il ne reste plus rien et Dieu lui répond. Il raconte la suite comme cela : « Les policiers sont venus m'arrêter. Ils m'ont dit : “On va vous emmener à l'hôpital plutôt qu'en prison.” J'ai rétorqué : “Mais je ne suis pas fou ! Je ne fais qu'obéir aux pensées qu'on m'impose.” »

Il y a là une logique extrêmement cohérente sur le passage à l'acte, sur le traitement de la jouissance en trop. Il s'agit de détruire ces voix parasites qui le commandent et de la nécessité de faire intervenir un acte pour faire cesser l'infini du commandement de la voix.

Qu'est-ce qu'un cas comme celui-ci nous enseigne quant à la structure même de l'acte ?

---

<sup>6</sup> R. et R. Lefort, *Les structures de la psychose*, Paris, Seuil, 1988.

Pour le psychotique, il n'y a pas de bouclage de la signification dans la chaîne signifiante. Autrement dit, lorsque la chaîne se déploie, rien ne vient faire point d'arrêt, rétroaction, bouclage, ponctuation qui permettrait que le sujet se situe comme représenté dans la chaîne. Il a affaire à une sorte d'infini. C'est pourquoi il court pendant plusieurs jours sans arrêt, sans ponctuation. L'acte vient ponctuer quelque chose.

Lors de la « Convention d'Antibes », Éric Laurent avait indiqué que les passages à l'acte « sont des façons de nommer [...] de boucler le sens qui fuit »<sup>7</sup>. C'est-à-dire que là où le sujet n'a pas à sa disposition sa représentation dans la chaîne, il faut qu'il invente, qu'il fasse quelque chose qui vienne faire limite à cette dérive infinie et qui fasse point d'arrêt là où il n'y en a pas. L'acte en tant que réel vient faire point d'arrêt à cette dérive. Dans l'après-coup, le sujet peut parfaitement expliquer ce qu'il a fait, une fois qu'il a été arrêté et enfermé. Lors de la présentation, ça commençait à évoluer vers un délire de type religieux : se réconcilier avec Dieu et faire un pèlerinage à la Mecque. Le délire lui permet de remettre de l'Autre, du lien social, de l'identification. Ce qui est enseignant ici, c'est le rapport à la voix parasitant le sujet et son arrêt réussi par le passage à l'acte. Celui-ci a une fonction de bouclage de la signification dans le réel qui procure un arrêt sauvage, mais qui permet au sujet de retrouver une position où il peut faire autre chose que courir toute la journée.

Cette petite vignette clinique illustre donc la question du passage à l'acte par rapport à la chaîne signifiante.

Je vais vous donner maintenant un exemple qui illustre plutôt la question du rapport au corps. C'est le cas d'une patiente que je reçois depuis plus de dix ans.<sup>8</sup> C'est une jeune femme universitaire ; elle pratique l'enseignement des arts plastiques mais aussi la peinture pour elle-même. Les crises qui lui arrivent régulièrement prennent la forme suivante sans qu'on puisse repérer ce qui cause ces crises : elle ne peut plus parler en public et son rapport à la peinture devient soudain impossible. Elle est figée devant le chevalet où elle doit peindre ses tableaux et soudain, prise d'une impulsion, elle se jette sur les tubes de peinture et les mange. Elle me dit cela d'une façon très exaltée et me précise : non seulement « je mange la peinture », mais aussi « je suis la peinture ». Elle avale les tubes de peinture, non sans rapport avec son symptôme qui se situe au niveau de la gorge. C'est au travers de cette localisation dans le corps, la bouche, que quelque chose est mis spécialement en valeur de sa relation à sa mère dont elle dit qu'elle « [l']étouffe, qu'elle [l']empêche de respirer ».

Le rapport à la jouissance maternelle est en jeu ici.

Précédemment, plusieurs symptômes de types médicaux se sont développés et lui ont valu des opérations à ce niveau-là du cou, à savoir qu'on lui a extrait des kystes. Des chirurgiens sont intervenus pour enlever le truc « en trop ». Des cicatrices sur la gorge, des coupures dans le réel pour arracher un bout de truc qui l'empêchait de respirer mais cela n'a pas résolu le problème.

Vous voyez la logique du court-circuit. Le sujet est connecté directement à l'objet sans passer par le parcours de la séparation de l'objet peinture, prendre et déposer la peinture sur la toile. Alors qu'elle ne pouvait plus ni enseigner, ni peindre, elle me raconte que c'est soudain revenu : « Après la dernière séance, j'ai senti qu'il fallait me précipiter chez moi pour peindre. Comme pendant la séance je peux allonger la phrase, ça appelle une suite sans que ça se referme. »

La logique de ce qu'il lui est arrivé porte sur le rapport de la phrase dans la séance et le trajet pulsionnel dans la pratique de la peinture. Dans la séance, elle trouve appui sur le fait que ça peut allonger la phrase. Allonger, c'est le contraire du court-circuit. Là où il y avait un court-

---

<sup>7</sup> IRMA. *La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes*, Paris, Agalma, 1999, p. 367.

<sup>8</sup> Borie J., « Temps éternel ou temps maniable », *La Lettre mensuelle*, n°198, mai 2001, p. 28-32.

circuit, on a un allongement de la phrase. Cela peut s'entendre comme le fait qu'on peut avoir un rapport au langage avec des trous, avec la respiration. Ce n'est pas précipité, mais au contraire allongé, c'est-à-dire quelque chose qu'on peut habiter avec un espace qui permet le déploiement sans être collé au signifiant. C'est donc le rapport au temps même de la phrase qui rend possible cette conclusion, qui inclut l'extraction du trop de matière et qui empêche le côté autiste de la jouissance que Freud avait bien décrite : la jouissance autiste, c'est la bouche qui se baise elle-même ; c'est-à-dire un circuit qui justement n'en est pas un, qui serait plutôt du côté du collage contrairement au circuit de la pulsion qui, lui, implique un décollage, une séparation, le tour d'un trou.

À partir de ce jour-là, elle n'aura plus de crise de ce type. Il y en aura bien d'autres, parce que sa vie n'est pas facile, mais maintenant elle peut faire des expositions reconnues par le public. La dimension de l'acte ici, se situe dans le rapport au corps, en tant qu'il faut pour produire un mode de jouissance non autistique qu'il y ait une séparation qui inclut un moins. Cette patiente nous précise bien que c'est à partir de l'appui sur la séance et non pas sur l'analyste. En d'autres termes, ce n'est pas un acte qui produit un effet, c'est une position analytique qui permet quelque chose.

L'acte analytique n'est pas l'effet du psychanalyste qui pense, ça le dépasse. Si le psychanalyste pense, on peut dire qu'il n'y est pas. La pensée est plutôt dans l'après-coup. En psychanalyse le savoir est recueilli dans l'après-coup de l'acte, il n'est pas préalable. C'est le contraire des TCC.

Je voudrais évoquer enfin une dernière vignette. Il s'agit d'un homme que je reçois depuis longtemps pour qui le problème, c'est la vie elle-même.

C'est un sujet mélancolique. Il n'a jamais éprouvé le goût des choses, le goût du rapport à la vie comme il dit. Il se reconnaît dans une indignité certaine et pense incarner une faute partout présente mais qu'il ne peut définir. C'est vraiment la logique mélancolique. Il y a faute, mais faute de quoi ? Le seul fait d'exister est une faute. Ce n'est pas le fait d'avoir fait ceci ou cela, mais c'est l'existence même qui est une faute. Il faut donc la supprimer. Cela a une conséquence sur la vie elle-même, c'est-à-dire qu'il n'en n'a pas le goût. En effet pour avoir le goût de la vie, il faut que la vie soit marquée du signifiant. C'est pourquoi Lacan dit que c'est le phallus qui donne le sentiment de la vie. Lui n'a jamais connu le goût de la vie. Il n'a jamais connu que le sentiment de la faute. Il vient me voir tout en ne cessant de me dire son intention d'en finir avec cette vie si peu vivante, si je puis m'exprimer ainsi. Cependant, le temps de l'analyse a permis une petite construction. Ce sujet se souvient d'une scène infantile : lorsqu'il a six ans, son frère cadet meurt d'une maladie qui l'emporte en très peu de temps. Il voit sa mère prendre dans ses bras le cadavre de l'enfant mort et reste fasciné par cette scène. La mère porte l'enfant mort, dans une scène de Pietà et il reste sidéré. Quand il en parle, on ne sait pas exactement quel est l'affect de cette scène. Lui-même ne sait trop quoi en dire. Ça balance entre être « horrifié par la chose », ce frère mort qu'il aimait, et éprouver une fascination de quelque chose qui l'attire, qu'il n'arrive pas à définir.

Ne pensons pas cependant que cette scène est la cause de son état. Il dit qu'il a toujours été comme cela. Ce goût de la vie, il ne l'a jamais ressenti. C'est la scène au contraire qui produit une construction qui tente de donner raison de quelque chose. Cette scène prend une force spéciale pour ce sujet comme suppléance au vide de son être, puisque ça le relie à l'Autre maternel, sous la forme non énoncée : « Ma mère peut jouir de l'enfant mort et cette place peut donc être désirable ».

On passe d'une position d'abandon, le laisser tomber de l'Autre, pas de goût de la vie, à une position sacrificielle : en tant qu'enfant mort on peut faire exister la jouissance maternelle. Cette scène a orienté la suite de sa vie, son attirance pour la religion catholique en particulier.



On comprend pourquoi. La religion catholique est une construction pour sublimer la passion du sacrifice : mourir par amour.

J'en viens à la question du passage à l'acte. Cela dure donc depuis plusieurs années, toujours sur une certaine corde raide. À savoir que ce sujet ne cesse de m'annoncer que vraiment il veut en finir, moyennant quoi il ne finit pas. Je ne pense pas que ce soit du semblant.

Il m'annonce un jour que cette fois-ci, il a fait tout son projet et qu'il va se supprimer aujourd'hui même. D'ailleurs il sort de l'armurerie où il s'est procuré le fusil nécessaire.

J'improvise alors une petite question : « Mais si vous êtes si décidé, pourquoi venir me le dire ? » « Parce que j'ai encore une demande à faire. Je voudrais qu'on me pardonne le mal que je vais faire. » J'interromps la séance, non sans un tremblement, en lui disant : « Mais vous êtes tout à fait impardonnable. À demain ! »

Le lendemain il est de retour et me décrit ainsi la suite de la séance : « Je suis rentré chez moi bien décidé à en finir. J'ai pris le pistolet dans ma main, mais alors le mot "impardonnable" s'est mis à résonner dans la tête de façon de plus en plus forte. Au bout de quelques minutes, n'en pouvant plus, j'ai jeté le pistolet. »

On a donc la conjoncture du passage à l'acte qui me semble claire pour ce sujet. En effet, le point qui l'arrête, c'est le rapport à l'Autre en tant qu'il pense qu'il doit s'y loger quand même. C'était pourquoi il avait élaboré la position sacrificielle ; il ne s'agit pas du pur vide du mélancolique qui a affaire au trou sans bord et qui ne peut donc que se jeter dans le vide, mais d'un trou bordé par l'idée du sacrifice avec sa construction de la religion du sacrifice qui était la sienne.

Cette idée du sacrifice, comme Lacan nous l'enseigne, c'est ce qui fait exister l'Autre. Le sacrifice c'est pour quelque chose qui nous dépasse, d'où la passion du kamikaze. C'est la jouissance suprême, celle qui réconcilie le sujet comme corps et l'Autre comme idéal, alors que d'habitude, c'est disjoint. Cette opération porte sur la réussite de l'acte. Se supprimer d'accord, mais à condition qu'on lui pardonne, qu'il y ait une réconciliation entre le symbolique et le réel. L'acte analytique ici, c'est s'insérer entre les deux pour essayer de créer un petit trou, un petit espace qui empêche le recouvrement et la perfection de l'acte. L'acte réussi pour lui aurait été : « Je me suicide et en plus on me pardonne ». Il faut introduire une disjonction entre le symbolique et le réel et non un recouvrement.

Alors évidemment une petite histoire comme cela n'est pas reproductible comme telle. Cela implique que l'analyste n'opère pas à partir de l'Autre mais à partir, comme le dit J.-A. Miller, de l'esprit d'escalier, c'est-à-dire celui qui sait faire avec la contingence. Inventer un bricolage au moment où c'est nécessaire et non à partir de l'Autre. C'est pourquoi nous ne pardonnons pas. Opérer à partir du pardon, c'est opérer à partir de l'Autre. C'est la réconciliation avec l'Autre dans le pardon.

En psychanalyse on ne pardonne pas, non pas parce qu'on est méchant, mais parce que pardonner, c'est faire penser au sujet qu'il y a de l'Autre qui peut accueillir toute sa singularité. Alors que justement, c'est impossible. Ce qu'il s'agit de trouver c'est un nouveau rapport du sujet avec sa jouissance et non pas un pardon dans le rapport à l'Autre. C'est la position éthique de la psychanalyse, « antireligieuse », parce qu'il est très difficile d'être athée selon Lacan ; on ne l'est qu'un petit peu.

Cette question du passage à l'acte nous enseigne aussi sur la modernité. La jouissance contemporaine est de plus en plus une jouissance qui se passe de l'Autre. Même si elle n'a pas la forme du passage à l'acte, c'est quand même la structure cohérente du court-circuit de l'Autre et du court-circuit de l'inconscient.

Est-ce que la psychanalyse peut répondre de ça ? On a plutôt l'idée que la psychanalyse peut répondre du sujet qui veut bien se lier à l'Autre par le transfert et par l'inconscient.

Mais vous avez vu dans ces cas cliniques que la logique du passage à l'acte n'est pas du tout de l'ordre d'un conflit, comme c'est le cas dans l'histoire de la jeune homosexuelle, qui la pousserait à se jeter par-dessus le pont, l'acte restant pris dans une logique paternelle.

Dans les cas que je vous ai présentés, on n'a pas du tout à faire à ça. À notre époque où tout est à peu près permis et ça ne dérange plus grand monde, on voit que le problème est interne au sujet dans son rapport à la pulsion de mort, au cœur même du sujet. C'est pourquoi il s'agit de trouver pour nous, non pas tant un appel à la vérité et au savoir, qu'un savoir-faire avec la limite et la satisfaction.

### **L'acte dans son rapport au ratage**

La psychanalyse n'est pas un binaire qui s'opposerait à l'acte, le souvenir à la place de l'agir. Ce serait croire qu'on puisse résorber la pulsion dans le symbolique, et ça, nous le savons, c'est impossible. Il y a un reste fondamental. Nous ne pouvons régler notre pratique là-dessus. Il s'agit au contraire de faire valoir l'acte dans son rapport au ratage.

Ce n'est donc pas la promotion de la vérité, car la vérité pousse au suicide. Lacan l'indique dès 1960 dans le Séminaire *L'Éthique*<sup>9</sup> dans ces pages où il dénonce les idéaux psychanalytiques, à une époque où ils relevaient de l'authenticité. Il dit que si vous êtes vraiment authentique, si vous refusez tous les semblants, tous les montages nécessaires à la vie, vous vous suicidez tout de suite. L'authenticité, c'est radical, ça mène à ça. C'est l'équivalence du sujet à son être, au déchet. La psychanalyse encourage plutôt la vertu du semblant et les vérités mi-dites.

L'éthique de la psychanalyse promeut l'idée nouvelle que ce qui permet de réussir, c'est le ratage. Ce n'est pas du tout un idéal du ratage ; au contraire, c'est un savoir-faire avec le ratage comme condition d'un acte.

Alors, ça suppose d'être averti de la structure du sujet.

J'ai mis l'accent sur la dimension inventive, légère, utilisant la contingence du psychanalyste, mais il faut mettre l'accent aussi sur l'autre dimension, celle d'avoir une petite idée de la structure du sujet.

Cela veut dire quoi la structure ? Cela veut dire que pas tout n'est possible. Il vaut mieux en avoir une idée si on veut poser son acte, son intervention au bon endroit.

La psychanalyse promeut le ratage comme condition d'une satisfaction non pas comme exaltation de la jouissance ratée. Il me semble que c'est ainsi dans les exemples que je vous ai donnés, la place de l'acte analytique comme réponse au passage à l'acte. Vous avez aussi noté que le psychanalyste n'est pas du tout le maître de l'opération. On ne peut pas dire : « Bon voilà ce qu'il faut faire pour éviter les passages à l'acte. » Notre savoir par rapport à cela n'est pas un savoir prédictif. On n'empêchera jamais un sujet de se suicider.

C'est à suivre la position radicale du sujet dans son rapport à l'acte, qu'on a une chance de nouer le désir de l'analyste et la tentation du passage à l'acte pour en faire quelque chose qui rate de la bonne façon.

Je crois que c'est cela qui peut nous orienter dans notre pratique.

---

<sup>9</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986.